

Lueur des aubes

La nuit épuise ses prodigalités en étoiles devenues rares et l'aube prend son relais, juste assez pour rouler feux éteints sur le dernier kilomètre et entrer sans effraction dans le domaine du silence. Lucas gare sa voiture sur le parking de la Correrie encore désert. La fraîcheur le saisit alors qu'il abandonne la tiédeur de l'habitable. Les sept coups de la cloche claire du monastère lui rappellent qu'une fois de plus, il a calculé son parcours depuis Voiron à la minute près. Il n'a pourtant rendez-vous avec personne, sinon avec lui-même, mais il ne le sait pas.

La randonnée qui conduit au Petit et au Grand Som lui est familière. La lueur du ciel est suffisante pour remonter à pied la route d'accès au monastère, puis pour continuer sur la piste en sous-bois. Mais pénétrer dans la forêt au lever du jour, c'est prolonger les ténèbres. Le pas se fait léger ; on ne dérange ni la faune encore assoupie ni ne provoque les murailles élevées qui protègent les moines isolés dans leur cellule. Lucas s'abandonne à la lenteur des préliminaires, contrôle sa respiration et accorde son allure. Dans l'instant, son corps a plus la mémoire des lieux que sa conscience ; les éléments naturels avivent ses sens, l'informent de l'effort à venir quand il adoptera la bonne cadence, celle qui permet de marcher des heures sans peine, même si le sommet est facilement accessible.

Sa dernière sortie avec Éva sur les mêmes chemins a longtemps encombré ses souvenirs. Depuis deux ans, il les parcourt avec obstination pour saturer sa conscience des paysages comme si elle en avait toujours été absente. Et lui, qu'il ait perdu son emploi dans des circonstances douloureuses n'avait pas écarté son chagrin.

C'était une journée d'octobre où le petit jour brumeux les avait dissuadés de partir, mais le temps s'était levé. Ils avaient alors décidé de gravir le Petit Som presque à portée de main, avec un casse-croûte dans le fond de sac. Sur le retour, ils n'entendaient que leurs pas. Leur regard a été attiré par des rayons de soleil posés sur la croupe d'un relief au-dessus du sentier. Ils avaient l'habitude de marcher ensemble et leur inclination commune les a poussés à remonter la pente. Aussitôt à la lisière de la forêt, ils se sont assis. Les falaises déployaient leurs derniers rougeoiements et ils étaient comblés par la plénitude de l'espace ouvert devant eux. Si les mots nourrissaient leur relation, rien ne les justifiait dans un tel instant de contemplation. Choc des silences. Même le *c'est beau* n'a pas altéré les premières minutes où ils s'étaient tenus par la main ; ils choyaient autant le mot amour et l'utilisaient avec parcimonie, non par peur ou avarice de sentiments, mais pour en préserver la valeur. Ils auraient pu le prononcer.

Inattendue, l'atmosphère dispensait assez de chaleur pour s'alanguir. Le monastère était hors de vue. Ils se sont étendus sur leurs vêtements dans l'exaltation de leurs sens aiguisés par la générosité de la nature. Ils se sont dévêtus, les odeurs légèrement musquées de la forêt accompagnaient leurs ébats. Puis, les yeux ouverts, heureux, ils ont perçu les premiers signes du crépuscule, et repris la direction de la Correrie à travers bois, où la fraîcheur subite les a sortis de leur indolence d'amants. Un coin de cheminée les atten-

dait plus bas dans une maison en pierre, sur les contreforts de la Chartreuse.

Pourtant, peut-être trop proche du ciel, Éva l'avait rejoint.

Leur dernière étreinte sous les frondaisons a marqué la mémoire de Lucas d'un sceau dont la brûlure s'est entêtée plusieurs mois. Certains auraient incendié la forêt, refusé toute image ou toute évocation des lieux. S'il avait envisagé quelque acte irrémédiable, son attachement était tel qu'il n'avait pu souiller cet écrin où il revenait régulièrement.

Lucas n'est pas croyant, mais quand il longe le monastère, la solitude des moines et leur volonté d'être isolés du reste du monde ne lui font pas grâce de l'oubli. Sans qu'il le veuille, sans qu'il les sente, peut-être leurs prières traversent-elles à les murailles, sollicitant en ses tréfonds la part de mystère qu'il méconnaît. À sa mesure, la contemplation le conduit à la distance nécessaire pour surmonter les épreuves. Éva et Lucas n'ont pas eu d'enfant et il a accepté le lieu comme un héritage à préserver, écartant le souvenir meurtri de leur dernière sortie, tout en gardant l'essentiel, la capacité d'amour.

Le sentiment de liberté qui s'épanouit en lui depuis quelques semaines l'autorise ce matin à éprouver une joie presque juvénile ; il ouvre sa conscience aux éléments. Alors qu'il pénètre la forêt se détache la silhouette claire d'un homme prostré à une centaine de mètres. Il s'avance et reconnaît l'habit des moines de la Grande Chartreuse, l'aube en drap de laine écrue. Assis sur une souche au bord du sentier, ses pieds et ses chevilles sont écorchés, des traces de sang apparaissent ; le bas de la soutane est parsemé de brindilles arrachées au sous-bois qu'il a traversé en dehors du chemin. À côté de lui, une antique lampe de poche à la

peinture rouge écaillée impose à la scène son unique couleur ; à peine le filament de l'ampoule laisse-t-il s'évanouir l'incandescence des réserves d'une pile moribonde.

Si Lucas avait déjà franchi la porte du monastère, il n'avait jamais abordé de moine. Les règles de l'Ordre et le vœu de silence les protègent des plus curieux. Il en avait aperçu d'assez loin lors de leurs sorties hebdomadaires qui leur tiennent lieu d'exercice physique. Les moines bavardent entre eux par petits groupes dont la composition change au fil de la promenade et n'échangent avec les promeneurs rien d'autre que des sourires. Lucas est intimidé par une telle rencontre, autant qu'embarrassé par la souffrance que traduit le visage du moine.

— Bonjour, mon frère, je peux vous aider ?

Lucas s'accroupit. Les deux mains du religieux sont entrelacées et crispées sur son giron, telles qu'elles ne peuvent évoquer la prière. Contenu par sa déférence, Lucas se retient de s'en saisir pour lui manifester son empathie. Sans doute a-t-il couru jusqu'ici. Le visage rouge, le souffle court, la mâchoire serrée et le regard fixe révèlent une forte tension, incongrue chez un messager de l'amour. Il faut quelques minutes au moine qui ne s'apaise pas, pour tourner la tête vers Lucas :

— Il m'a pris la formule ! Il m'a pris la formule !

— Quelle formule ?

— Il m'a pris la formule, mon Dieu, qu'ai-je fait ? Qu'ai-je fait ?

Lucas patiente devant le radotage du moine, espérant qu'il retrouvera ses esprits. Mais soucieux de la paix des bois, il lui propose de le raccompagner au monastère.

— Non, non, je ne peux pas, ce n'est pas possible, comment le pourrais-je ? Et mes frères et mes frères ? Il faut que vous m'emmeniez ailleurs, je dois réfléchir, ce n'est pas possible.

Les tentatives de dialogue de Lucas ravivent le monologue du moine. Il s'assied et ose lui prendre le bras après quelques minutes d'hésitation. Au toucher, il perçoit encore sa tension musculaire, mais elle paraît faiblir. S'il reste silencieux, son visage exprime toujours une grande anxiété.

— Venez, mon frère, nous allons redescendre.

Lucas n'évoque pas le monastère que le moine voulait éviter, mais exerce une pression légère sur son bras, suffisante pour l'inciter à se lever. Une fois debout, son regard s'est adouci et le chagrin semble l'envahir ; il baisse rapidement les yeux et l'on pourrait imaginer qu'il pleure. Lucas tient toujours son bras, et l'oriente vers le chemin ; après une impulsion, ils avancent. Le frère reprend son monologue, moins fiévreux, mais les mots sortent encore saccadés. Lucas a renoncé à poser des questions, il n'a qu'une envie, le raccompagner, impuissant qu'il est à le consoler.

— Mon Dieu, mon Dieu, que vais-je devenir ? Et la formule, c'est catastrophique, mes frères vont être bouleversés.

La curiosité de Lucas l'emporte sur ses préoccupations pratiques de secouriste, marcher n'empêche pas de parler et il a lui-même retrouvé ses esprits.

— Qu'y a-t-il mon frère ? Je peux faire quelque chose pour vous ?

— Non, ce n'est pas possible, ils sont trop forts, le mal est fait. Oh ! mon Dieu, qu'allons-nous faire ? répète-t-il.

— Mais qui vous a fait cela ?

Le « cela » pouvait viser la présence du moine dans les bois de si bonne heure, son état ou ce qu'on lui avait volé. La réponse est précise, tout aussi mystérieuse.

— C'est l'Espagnol ! C'est l'Espagnol !

Il achève sa phrase en baissant la voix, comme s'il révélait un secret ; ils approchent de l'entrée du monastère et la discrétion est peut-être de mise. Inutile prévention avant le confessionnal ? Lucas redoute que cette perspective re-

plonge son protégé dans un état fébrile, mais il semble s'être calmé. Il s'est renfermé et ressasse ses craintes, ses interrogations, avec un détachement qui le reconduit déjà à la posture monastique. Ce soir peut-être aura-t-il oublié des événements qu'il considérerait comme un cataclysme un instant plus tôt. L'expérience de l'amour, par sa force, lui ôtera toute culpabilité de ce qui pourrait fragiliser mille ans d'Histoire : *La croix demeure, tandis que le monde tourne*.¹

À l'entrée du monastère, une sonnette contemporaine laisse Lucas perplexe, car une fois actionnée, rien ne s'entend, rien ne se passe. Il ignore si c'est une panne ou s'il n'a pas appuyé assez fort sur son bouton récalcitrant. A-t-elle également fait vœu de silence ? Le respect des lieux et la gravité de l'instant l'incitent encore à se montrer patient. Il a déjà franchi cette porte et tout vient à temps.

Le grand vantail s'ouvre enfin et son entrebâillement dévoile le visage d'un laïc, qualité avérée par sa tenue sobre dénuée de tout signe religieux. Le concierge ? La simplicité de ses vêtements se retrouve dans ses traits dont l'impassibilité est dissonante face à la situation qui se présente à lui d'un moine égaré, accompagné d'un promeneur. Dans sa naïveté, Lucas s'attendait à ce que le moine soit reçu comme l'enfant prodigue, la brebis perdue ou l'ami disparu. Le regard de son interlocuteur lui suggère plutôt de justifier leur présence et plus encore, d'avoir sonné à la porte. Cette froideur interrompt son élan et sans plus espérer de remerciements, Lucas se limite aux banalités d'usage :

— Bonjour monsieur, navré de vous déranger, mais j'ai retrouvé votre frère dans les bois, il paraissait perdu.

— Je vous remercie. Venez, frère Marie-Joseph.

Alors que le vantail semble vouloir se refermer, Lucas tente de poursuivre.

¹ Devise des chartreux.

— Votre frère ne va pas très bien, il faudrait peut-être faire quelque chose.

— Ne vous inquiétez pas, nous allons nous en occuper.

— Mais il est très anxieux, il a dit qu'on lui avait volé la formule ! s'exclame Lucas sans retenue.

— Voyez-vous, le frère Marie-Joseph n'a plus tellement sa tête, mais son amour pour Dieu, la Sainte Vierge et les saints est inaltéré. Ce n'est pas la première fois qu'il va rechercher la plénitude de la forêt au cœur de la nuit.

Le visage contrit de l'intendant en évoquant la santé mentale du moine pourrait laisser penser qu'il lui manifeste un profond respect. À chacun ses codes, mais Lucas attendait un peu plus de compassion pour ce moine dont il connaît maintenant le nom. Le vantail se referme sans autre propos ; le remerciement d'usage a déjà été formulé plus tôt et la disparition silencieuse de l'intendant suffit à exprimer un au revoir, ou plutôt un adieu.

Rien n'empêche Lucas de reprendre sa randonnée, mais le cœur n'y est plus. La détresse et les égarements du moine lui font peine ; il a probablement regagné sa cellule. Il souhaite que la prière le libère de ses tourments. Il aurait aimé faire sa connaissance et lui apporter un moment d'amitié. Vaine espérance ? Il ne sait pas si le paradigme cartusien accepte l'amitié dans la relation au monde temporel.

Les portes refermées sur lui et le sujet, Lucas rejoint sa voiture et se dirige vers Saint-Pierre où le marché lui donnera l'opportunité de boire un café avec quelque relation.